Etudes sur l'Instruction publique en France.

Numéro d'inventaire : 1979.13011
Auteur(s) : Alexandre Gautier
Type de document : imprimé divers
Imprimeur : Lecerf (J.)
Période de création : 3e quart 19e siècle
Date de création : 1871
Description : Fascicule lithographié. Couverture muette papier gris..
Mesures : hauteur : 274 mm ; largeur : 215 mm
Mots-clés : Etudes, statistiques, enquêtes relatives au système éducatif
Filière : aucune
Niveau : aucun
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 30

Études

sur

l' Instruction publique en France.

DÉPÔT LÉGAL
Seine Inférieure
N° 68.
1871

1ère Partie.

Son but. _ Sa constitution.

I.

Le malheur est une école féconde en utiles enseignements pour les nations comme pour les hommes. C'est la voie que choisit la Providence pour instruire les peuples, pour ramener aux lois de la sagesse ceux qui s'en écartent, pour leur apprendre à se mieux connaître, à rechercher ce qu'il y a de vicieux en eux et à le réformer. Elle donne ainsi, l'histoire nous l'apprend, aux empires qui savent mettre ses leçons à profit une vie et une force nouvelles; elle leur réserve dans l'avenir des succès qui les vengent de leurs revers.

Il n'est point de cœur français qui n'appelle en ce moment de tous ses vœux ces succès et cette vengeance. Mais il faut les préparer et pour cela, se mettre en garde contre l'impatience et la précipitation qui jamais ne

fondent rien de solide.

La France en ce moment, c'est le patient qui a fait des efforts surhumains pour échapper au mal, mais qui a dû fléchir sous ses étreintes. C'est à la médecine maintenant de recourir à tous les secrets de son art pour sonder les plaies et les guérir. Il faut nous abandonner avec courage à la froide observation et nous résigner d'avance à rompre avec de vieilles habitudes pour nous soumettre à un régime sévère et tonique.

Cette étude se fait de toutes parts, chacun énumère déjà les causes de notre faiblesse et y propose un remède. Longtemps même avant nos malheurs, des esprits clairvoyants ont signalé l'insuffisance de nos institutions et les dangers d'une organisation qui a vieilli, qui a été nécessaire en son temps pour unifier la France, mais qui depuis de longues années a accompli sa mission et ne répond plus aux exigences de l'époque.

II.

Nous n'étudierons pas la question dans toute son étendue. Nous nous bornerons à ce qui regarde l'éducation.

Il est pénible de parler de la supériorité de ses ennemis et de reconnaître chez eux des qualités qui nous manquent. Mais il faut savoir dominer cette répugnance et envisager la vérité avec courage.

Les Allemands sont nos maîtres pour le savoir. Plus généralement versés dans les sciences qu'on ne l'est en France, ils sont loin de nous être inférieurs dans les lettres humaines. Non seulement ils ont appris notre histoire et notre géographie dans leurs moindres détails, mais ils ont aussi étudié nos goûts, notre caractère et nos mœurs dans notre propre pays, dans nos journaux et chez nos écrivains. Il est peu d'officiers qui ne parlent notre langue et beaucoup ne sont pas moins instruits dans la littérature française que dans la littérature allemande.

Ils connaissent le fond de notre âme et cette connaissance leur a été d'un grand secours pendant la guerre. Ils ont mis à profit pour nous combattre nos qualités et nos défauts. Ainsi ils ont exploité la générosité du caractère français et notre sensibilité nerveuse avec la plus rare habileté; ils ont pu, grâce à notre aveuglement, nous faire à notre insu leurs complices, en cachant leur jeu avec tant d'adresse, que les mêmes artifices auraient encore aujourd'hui un plein succès. Par exemple, toujours instruits des évènements avant nous, ils propageaient le bruit d'une grande victoire pour nos armes, quand nous étions vaincus, paraissant abattus au besoin pour mieux nous tromper et exalter notre joie, afin que la vérité nous fût plus amère et que le brusque passage d'une brillante espérance à une navrante réalité éteignît notre confiance et brisât notre courage. Combien de fois n'ont-ils pas usé de ce cruel stratagème!

Chaque matin un ordre lu devant les bataillons règle la conduite et les propos de la journée; il est toujours inspiré par la situation des esprits et fait pour ranimer l'ardeur du soldat et dissoudre le moral de l'ennemi. Il est rare que le but soit manqué.

Il n'y a qu'une étude approfondie qui puisse donner une telle sûreté d'action: il faut voir dans les âmes pour en suivre les mouvements, il faut savoir les causes qui opèrent en elles des impressions vives et déterminées pour pouvoir les faire naître.

En un mot, si la science a donné des armes puissantes à la Prusse et lui a fait d'habiles tacticiens, l'étude de l'histoire et de notre littérature, en familiarisant les Allemands avec nos goûts, avec nos passions et nos habitudes, leur a enseigné les défauts de notre âme et montré où et comment il fallait nous frapper pour nous vaincre. Ils ont été merveilleusement servis par notre ignorance, par notre confiance dans leur simplicité et leur bonhomie.